

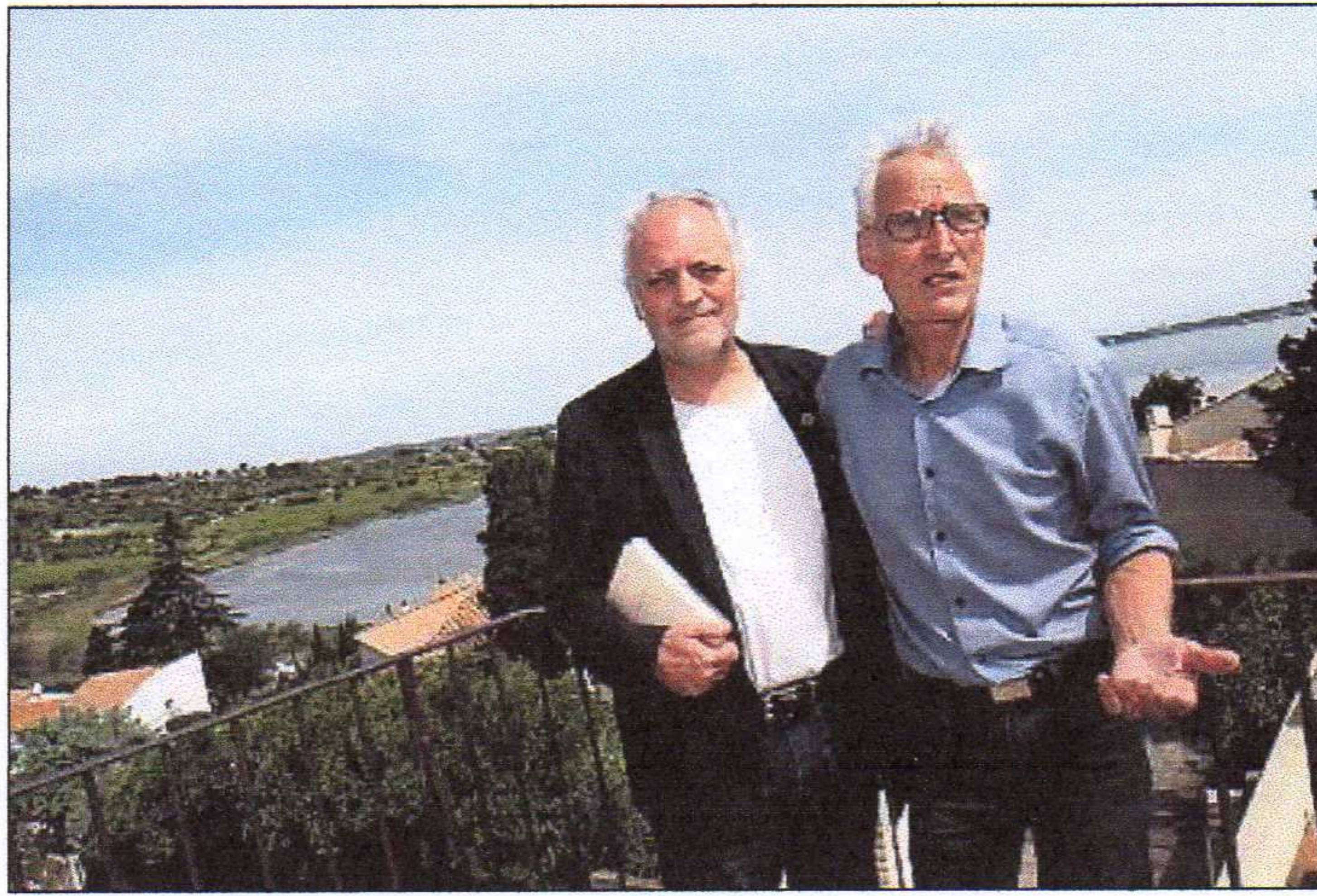
Cet écrivain qui prédit « la fin de la langue française »

Alain Borer était à Bages pour « Écrire en mai »: son dernier ouvrage dénonce 40 années de mise en péril politique du français. Rencontre.

Mon bazooka, c'est un stylo! Il est vrai qu'Alain Borer n'y va pas de main morte. Dans *De quel amour blessée - réflexions sur la langue française*, l'écrivain décrit « comment, depuis 1974, les gouvernements successifs ont sabordé notre langue et la culture française ». L'analyse débute sous Giscard... et le livre débarque en même temps que la réforme controversée du collège. « Je l'avais écrit avant d'avoir connaissance de ce nouveau texte », précise l'auteur, dont les inquiétudes trouvent - aujourd'hui - écho dans un débat encore très sensible.

■ « Notre trésor commun »

« Mon parti, c'est celui de la langue française », prévient d'emblée le poète, dramaturge, essayiste et romancier, par ailleurs grand spécialiste de Rimbaud. Point ici question de politique, mais de prise de conscience... avant qu'il ne soit trop tard. Car l'homme est formel: « La fin de la langue française, celle de Molière, est programmée dans deux générations ». Alain Borer défend en effet « la singularité du français,



Alain Borer et Jean Costadau partagent la même vision de la portée de l'écrit.

Photo J. Lehubry

dans la relation qu'il entretient de l'oral à l'écrit ». Le spécialiste s'explique: « Il s'agit de la seule langue au monde où tout ne se prononce pas quand on parle. Et ce qui ne se prononce pas revêt une valeur sémantique, faisant de la grammaire un sous-tirage permanent de l'oral ». Autrement dit, la beauté « unique » du français découlerait de sa complexité, si sou-

vent décriée. Alain Borer y voit pour sa part « notre trésor commun »... dilapidé, à ses yeux, depuis plusieurs décennies.

■ Richesse dévaluée ?

« Il y eut tout d'abord l'abandon progressif de secteurs entiers au bénéfice de l'anglais, indique l'écrivain. Ça va du sport à la diplomatie, en passant par la finance. Compte tenu de l'image prestigieuse de notre langue, l'économie devrait la soutenir! Au lieu de ça, on délaisse peu à peu la francophonie au profit de la francosphère, une zone d'influence économique dans laquelle on parle... en anglais! »

Mais si Alain Borer s'inquiète au point de consacrer un ouvrage à la question, c'est que la fameuse « langue de Molière » ne serait même plus prophète en son pays. Pire: les institutions elles-mêmes travailleraient à cette destitution.

Lionel Jospin? « Un illettré

militant, qui a rendu le latin et le grec optionnels. Et aujourd'hui, on en remet une couche! » Pourquoi se battre pour des langues mortes? « Pour l'avenir! Si elles veulent se réinventer et fabriquer des objets nouveaux, les langues ont besoin de leurs racines! Mais désormais, plutôt que de créer un mot en français, on utilise un terme anglais... » Vous avez dit selfie? Déprécié, le français verrait aussi sa richesse dévaluée. « Une circulaire récente préconiserait de ne pas sanctionner certaines fautes, dès lors que d'autres mots sont écrits correctement. Les conséquences à trente ans seront catastrophiques ». Alain Borer prophétise: « On n'accordera plus les participes, on ne distinguera plus les pronoms, et l'authenticité de la langue française s'effacera ». Triomphe annoncé du style texto? Reste à espérer que ce destin ne soit pas à prendre, déjà, au pied de la lettre.

L. O.

« Écrire en mai » veut se replumer

Jean Costadau est un homme heureux. « Écrire en mai 2015 fut une très bonne édition, tant en termes de fréquentation qu'au plan qualitatif », indique la principale cheville ouvrière de l'événement. « Niveau copies, ce fut du haut de gamme! » Cependant, Jean Costadau est aussi un homme préoccupé. « Notre manifestation sort d'un cycle

de dix ans. Pour embrayer sur dix ans de plus, il faut restructurer l'organisation ». Le problème est simple: « Dix années, ça use quand on est bénévole! » Un peu de renfort ne serait donc pas de refus... « mais nous aurons aussi besoin des institutions locales! » L'organisateur est en tout cas déterminé: « On ne peut pas arrêter. Les gens sont trop demandeurs! »